

JEAN-PAUL SARTRE

**LE DIABLE
ET
LE BON DIEU**

trois actes
et onze tableaux

nrf

GALLIMARD

1971

1972

LE DIABLE
ET LE BON DIEU

JEAN-PAUL SARTRE

Le Diable
et le bon Dieu

TROIS ACTES
ET DOUZE TABLEAUX

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1951.

LE DIABLE ET LE BON DIEU

*a été représenté pour la première fois sur la scène
au Théâtre Antoine (Simone Berriau, directrice) le
jeudi 7 juin 1951.*

Mise en scène de Louis Jouvet.

Décors de Félix Labisse.

Les principaux rôles ont été tenus par :

PIERRE BRASSEUR

JEAN VILAR

HENRI NASSIET

JEAN TOULOUT

R. J. CHAUFFARD

MARIA CASARES

MARIE-OLIVIER

Goetz

Heinrich

Nasty

Tetzel

Karl

Hilda

Catherine

Acte I

Premier tableau

A gauche, entre ciel et terre, une salle du palais de l'Archevêque ; à droite, la maison de l'Evêque et les remparts.

*Seule la salle du palais est éclairée pour l'instant.
Le reste de la scène est plongé dans l'ombre.*

SCÈNE UNIQUE

L'ARCHEVÊQUE, *à la fenêtre* : Viendra-t-il ? Seigneur, le pouce de mes sujets a usé mon effigie sur mes pièces d'or et votre pouce terrible a usé mon visage : je ne suis plus qu'une ombre d'archevêque. Que la fin de ce jour m'apporte la nouvelle de ma défaite, on verra au travers de ma personne tant mon usure sera grande : et que ferez-vous, Seigneur, d'un ministre transparent ? (*Le serviteur entre.*) C'est le colonel Linehart ?

LE SERVITEUR : Non. C'est le banquier Foucre. Il demande...

L'ARCHEVÊQUE : Tout à l'heure. (*Un temps.*) Que fait Linehart ? Il devrait être ici avec des nouvelles fraîches. (*Un temps.*) Parle-t-on de la bataille aux cuisines ?

LE SERVITEUR : On ne parle que de cela, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE : Qu'en dit-on ?

LE SERVITEUR : Que l'affaire est admirablement engagée, que Conrad est coincé entre le fleuve et la montagne, que...

L'ARCHEVÊQUE : Je sais, je sais. Mais si l'on se bat, on peut être battu.

LE SERVITEUR : Monseigneur...

L'ARCHEVÊQUE : Va-t'en. (*Le serviteur s'en va.*) Pourquoi l'avoir permis, mon Dieu ? L'ennemi a envahi mes terres et ma bonne ville de Worms s'est révoltée contre moi. Pendant que je combattais Conrad, elle m'a donné un coup de poignard dans le dos. Je ne savais pas, Seigneur, que vous aviez sur moi de si grands desseins : faudra-t-il que j'aille mendier de porte en porte, aveugle et conduit par un enfant ? Naturellement, je suis tout à votre disposition si vous tenez vraiment à ce que votre volonté soit faite. Mais considérez, je vous prie, que je n'ai plus vingt ans et que je n'ai jamais eu la vocation du martyr.

On entend au loin les cris de « Victoire ! Victoire ! » Les cris se rapprochent. L'Ar-

chevêque prête l'oreille et met la main sur son cœur.

LE SERVITEUR, *entrant* : Victoire ! Victoire ! Nous avons la victoire, Monseigneur. Voici le colonel Linehart.

LE COLONEL, *entrant* : Victoire, Monseigneur. Victoire totale et réglementaire. Un modèle de bataille, une journée historique : l'ennemi perd six mille hommes égorgés ou noyés, le reste est en déroute.

L'ARCHEVÊQUE : Merci. Mon Dieu. Et Conrad ?

LE COLONEL : Il est parmi les morts.

L'ARCHEVÊQUE : Merci, mon Dieu. (*Un temps.*) S'il est mort, je lui pardonne. (*A Linehart.*) Toi, je te bénis. Va répandre la nouvelle.

LE COLONEL, *rectifiant la position* : Peu après le lever du soleil, nous aperçûmes un nuage de poussière...

L'ARCHEVÊQUE, *l'interrompant* : Non, non ! Pas de détails ! Surtout pas de détails. Une victoire racontée en détails, on ne sait plus ce qui la distingue d'une défaite. C'est bien une victoire, au moins ?

LE COLONEL : Une merveille de victoire : l'élégance même.

L'ARCHEVÊQUE : Va. Je vais prier. (*Le colonel sort. L'Archevêque se met à danser.*) J'ai gagné ! j'ai gagné ! (*La main au cœur.*) Aïe ! (*Il se met à genoux sur son prie-Dieu.*) Prions.

Une partie de la scène s'éclaire sur la droite : ce sont des remparts, un chemin de ronde. Heinz et Schmidt sont penchés sur les créneaux.

HEINZ : Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible ; Dieu ne l'a pas permis.

SCHMIDT : Attends, ils vont les recommencer. Regarde ! Un — deux — trois... Trois... et un — deux — trois — quatre — cinq...

NASTY, *paraît sur les remparts* : Eh bien ! Qu'avez-vous ?

SCHMIDT : Nasty ! Il y a de très mauvaises nouvelles.

NASTY : Les nouvelles ne sont jamais mauvaises pour celui que Dieu a élu.

HEINZ : Depuis plus d'une heure, nous regardons les signaux de feu. De minute en minute, ils reviennent toujours pareils. Tiens ! Un — deux — trois et cinq ! (*Il lui désigne la montagne.*) L'Archevêque a gagné la bataille.

NASTY : Je le sais.

SCHMIDT : La situation est désespérée : nous sommes coincés dans Worms sans alliés ni vivres. Tu nous disais que Gøetz se laisserait, qu'il finirait par lever le siège, que Conrad écraserait l'Archevêque. Eh bien, tu vois, c'est Conrad qui est mort et l'armée de l'Archevêque va rejoindre celle de Gøetz sous nos murs et nous n'aurons plus qu'à mourir.

GERLACH, *entre en courant* : Conrad est battu.

Le bourgmestre et les échevins se sont réunis à l'Hôtel de Ville et délibèrent.

SCHMIDT : Parbleu ! Ils cherchent le moyen de faire leur soumission.

NASTY : Avez-vous la foi, mes frères ?

TOUS : Oui, Nasty, oui !

NASTY : Alors, ne craignez point. La défaite de Conrad, c'est un signe.

SCHMIDT : Un signe ?

NASTY : Un signe que Dieu me fait. Va, Gerlach, cours jusqu'à l'Hôtel de Ville et tâche de savoir ce que le Conseil a décidé.

Les remparts disparaissent dans la nuit.

L'ARCHEVÊQUE, *se relevant* : Holà ! (*Le serviteur entre.*) Faites entrer le banquier. (*Le banquier entre.*) Assieds-toi, banquier. Tu es tout crotté : d'où viens-tu ?

LE BANQUIER : J'ai voyagé trente-six heures pour vous empêcher de faire une folie.

L'ARCHEVÊQUE : Une folie ?

LE BANQUIER : Vous allez égorger une poule qui vous pond chaque année un œuf d'or.

L'ARCHEVÊQUE : De quoi parles-tu ?

LE BANQUIER : De votre ville de Worms : on m'apprend que vous l'assiégez. Si vos troupes la saccagent, vous vous ruinez et moi avec vous. Est-ce à votre âge qu'il faut jouer les capitaines ?

L'ARCHEVÊQUE : Ce n'est pas moi qui ai provoqué Conrad.

LE BANQUIER : Pas provoqué, peut-être. Mais qui me dit que vous ne l'avez pas provoqué à vous provoquer ?

L'ARCHEVÊQUE : C'était mon vassal et il me devait obéissance. Mais le Diable lui a soufflé d'inciter les chevaliers à la révolte et de se mettre à leur tête.

LE BANQUIER : Que ne lui avez-vous donné ce qu'il voulait avant qu'il ne se fâchât ?

L'ARCHEVÊQUE : Il voulait tout.

LE BANQUIER : Eh bien, passe pour Conrad. C'est sûrement l'agresseur puisqu'il est battu. Mais votre ville de Worms...

L'ARCHEVÊQUE : Worms mon joyau, Worms mes amours, Worms l'ingrate s'est révoltée contre moi le jour même que Conrad a passé la frontière.

LE BANQUIER : C'est un grand tort. Mais les trois quarts de vos revenus viennent d'elle. Qui paiera vos impôts, qui me remboursera mes avances si vous assassinez vos bourgeois comme un vieux Tibère ?

L'ARCHEVÊQUE : Ils ont molesté les prêtres et les ont obligés à s'enfermer dans les couvents, ils ont insulté mon évêque et lui ont interdit de sortir de l'Evêché.

LE BANQUIER : Des enfantillages ! Ils ne se seraient jamais battus si vous ne les y aviez forcés. La violence, c'est bon pour ceux qui n'ont rien à perdre.

L'ARCHEVÊQUE : Qu'est-ce que tu veux ?

LE BANQUIER : Leur grâce. Qu'ils payent une bonne amende et n'en parlons plus.

L'ARCHEVÊQUE : Hélas !

LE BANQUIER : Quoi, hélas ?...

L'ARCHEVÊQUE : J'aime Worms, banquier ; même sans amende, je lui pardonnerais de grand cœur.

LE BANQUIER : Eh bien, alors ?

L'ARCHEVÊQUE : Ce n'est pas moi qui l'assiège.

LE BANQUIER : Et qui donc ?

L'ARCHEVÊQUE : Gøetz.

LE BANQUIER : Qui est ce Gøetz ? Le frère de Conrad ?

L'ARCHEVÊQUE : Oui. Le meilleur capitaine de toute l'Allemagne.

LE BANQUIER : Que fait-il sous les murs de votre ville ? N'est-ce pas votre ennemi ?

L'ARCHEVÊQUE : A vrai dire, je ne sais pas trop ce qu'il est. D'abord l'allié de Conrad et mon ennemi, ensuite mon allié et l'ennemi de Conrad ; et à présent... Il est d'humeur changeante, c'est le moins qu'on puisse dire.

LE BANQUIER : Pourquoi prendre des alliés si suspects ?

L'ARCHEVÊQUE : Avais-je le choix ? Conrad et lui ont envahi mes terres ensemble. Heureusement, j'ai appris que la discorde s'était mise entre eux et j'ai promis à Gøetz en secret les terres de

son frère s'il se joignait à nous. Si je ne l'avais détaché de Conrad, il y a beau temps que j'aurais perdu la guerre.

LE BANQUIER : Donc, il est passé de votre côté avec ses troupes. Après ?

L'ARCHEVÊQUE : Je lui ai donné la garde de l'arrière pays. Il a dû s'ennuyer : je suppose qu'il n'aime pas la vie de garnison : un beau jour il a conduit son armée sous les rapports de Worms et il a commencé le siège sans que je l'en prie.

LE BANQUIER : Ordonnez-lui... (*L'Archevêque sourit tristement et hausse les épaules.*) Il ne vous obéit pas ?

L'ARCHEVÊQUE : Où as-tu pris qu'un général en campagne obéissait à un chef d'État ?

LE BANQUIER : En somme, vous êtes entre ses mains.

L'ARCHEVÊQUE : Oui.

Les remparts s'éclairent.

GERLACH, *entrant* : Le Conseil a décidé d'envoyer des parlementaires à Gøetz.

HEINZ : Et voilà ! (*Un temps.*) Les lâches !

GERLACH : Notre seule chance, c'est que Gøetz leur fasse des conditions inacceptables. S'il est tel qu'on le dit, il ne voudra pas même nous prendre à merci.

LE BANQUIER : Peut-être épargnera-t-il les biens.

L'ARCHEVÊQUE : Pas même les vies humaines ; j'en ai peur.

JEAN-PAUL SARTRE

Le Diable et le bon Dieu

« Cette pièce peut passer pour un complément, une suite aux *Mains sales*, bien que l'action se situe quatre cents ans auparavant. J'essaie de montrer un personnage aussi étranger aux masses de son époque, qu'Hugo, le jeune bourgeois, héros des *Mains sales*, l'était, et aussi déchiré. Cette fois, c'est un peu plus gros. Goetz, mon héros, incarné par Pierre Brasseur, est déchiré, parce que, bâtard de noble et de paysan, il est également repoussé des deux côtés. Le problème est de savoir comment il lâchera l'anarchisme de droite pour aller prendre part à la guerre des paysans...

« J'ai voulu montrer que mon héros, Goetz, qui est un genre de franc-tireur et d'anarchiste du mal, ne détruit rien quand il croit beaucoup détruire. Il détruit des vies humaines, mais ni la société, ni les assises sociales, et tout ce qu'il fait finit par profiter au prince, ce qui l'agace profondément. Quand, dans la deuxième partie, il essaie de faire un bien absolument pur, cela ne signifie rien non plus. Il donne des terres à des paysans, mais ces terres sont reprises à la suite d'une guerre générale, qui d'ailleurs éclate à propos de ce don. Ainsi, en voulant faire l'absolu dans le bien ou dans le mal, il n'arrive qu'à détruire des vies humaines...

« La pièce traite entièrement des rapports de l'homme à Dieu, ou, si l'on veut, des rapports de l'homme à l'absolu... »

J.-P. SARTRE

nrf

